

## **Le dialogue silencieux de la violence ostentatoire**

*Yannick Brun-Picard – Collège Le Peyroua*

### **Abstract**

We propose in this paper that silent dialog is a characteristic of ostentatious violence. What are the specifics allowing us to suggest that ostentatious violence can be characterized, known, and even defined? We hypothesize that silent dialogs can become forms of violence. In addition, we introduce a theoretical and methodological position, after pinpointing the definitions of violence and of ostentations violence that allows identifying and analyzing the presence of silent forms of violence present in dialogs. Furthermore, we will suggest ways to appropriate this phenomenon for ourselves in order to enable us to go beyond it, so that society might manage dealing well with the reality of the ostentatious violence of silent dialogs.

### **Keywords**

Violence, Humanity-Terrestrial Spaces Interfaces, Dialog, Society, Ostentatious Violence, Territoriality.

### **Résumé**

Nous proposons, dans cet article, que le dialogue silencieux est une caractéristique de la violence ostentatoire. Quelles sont les spécificités qui nous permettent de démontrer que la violence ostentatoire peut être caractérisée, reconnue voire définie, en partie, par la présence d'un dialogue silencieux qui est lui-même porteur d'une forme de violence à l'encontre des destinataires de son expression ? Après avoir précisé les définitions de la violence et de la violence ostentatoire nous présentons le positionnement théorique et méthodologique que nous développons et qui nous mène à une analyse de la présence de cette forme de violence et du dialogue qu'elle instaure. Par la suite, nous suggérons certaines pistes qui permettent de s'approprier le phénomène et de le dépasser, et ce, afin que nos sociétés puissent parvenir à gérer dans les meilleures conditions possibles la réalité du dialogue silencieux de la violence ostentatoire.

### **Mots-clés**

Violence, territorialisation, interface humanité/espaces terrestres, dialogue, société, violence ostentatoire.

## **INTRODUCTION**

La violence projetée par certaines personnes, à l'image des vigies à l'entrée de quelques cités françaises (Marseille ou Lyon), est si présente, envahissante, coercitive et restrictive, qu'elle n'a pas à être accompagnée d'actes physiques pour soumettre autrui à ses volontés. Il n'est pas nécessaire de parler. Un dialogue silencieux écrase l'interface communicationnelle. Le silence, comme dialogue non-verbal, se matérialise ainsi sous de nombreuses formes de violences.

Pensons par exemple à un bâtiment de verre et d'acier, qui écrase de toute sa hauteur un quartier des affaires. À ses entrées, des agents de sécurité, sans un mot, canalisent les passants, les collaborateurs et les visiteurs.

Tous se plient. Tous s'exécutent, selon la normalité attendue. Ou pensons encore, des lieux de pouvoirs, où des agents de la force publique, par leur seule présence, refoulent les indésirables. Ils gèrent l'emprise de l'institution et préservent la quiétude du lieu. Les individus ont l'obligation de se plier à leur volonté. Leur liberté est dès lors contrainte et, la coercition fait son œuvre puisque des parcelles du territoire public sont sanctuarisées et réservés à des activités auxquelles il faut appartenir pour y accéder. Ces formes d'oppressions sont bien des expressions de la violence et de la violence ostentatoire et le dialogue silencieux en est une caractéristique.

Nous supposons que le dialogue silencieux est une caractéristique de la violence ostentatoire. Ainsi nous pouvons formuler une hypothèse selon laquelle la violence ostentatoire s'exprime et, s'expose, par le silence qu'elle projette, diffuse et impose, aux destinataires. Quelles sont les spécificités qui nous permettent de démontrer que la violence ostentatoire peut être caractérisée, reconnue et même définie, en partie, par la présence d'un dialogue silencieux, lui-même porteur d'une forme de violence à l'encontre des destinataires de son expression ?

Avant de proposer une réponse et tout développement, nous devons présenter ce qu'est la violence et les éléments qui influencent son appropriation. La violence est liée à l'action de contraindre, de soumettre ou de réduire, par la force, l'oppression ou la coercition tout être vivant, cible ou objectif, qui devient victime, afin de l'amener à faire, agir ou à se plier, et ce contre sa volonté, sous les coups, les actes ou les paroles d'un individu, d'une équipe ou d'un groupe. La brutalité physique, cognitive ou virtuelle mise en œuvre pour neutraliser, dissuader, conquérir, harceler et détruire peut être invisible pour l'observateur, ou à l'inverse, un mode de communication, d'expression et de publicité pour les diffuseurs de l'acte.

La violence ostentatoire, une des facettes de la violence, s'exprime par des sanctuarisations territoriales et, des démonstrations de l'emprise physique et cognitive d'une entité. Elle est une forme communicationnelle réduite à sa plus simple expression le plus fréquemment par le silence des diffuseurs. Elle est aussi une forme de légitimité pour le contrôle d'une interface d'implantation, car exposée par les détenteurs d'un pouvoir, avec la

démonstration de la toute-puissance exprimée contre ceux qui n'appartiennent pas à la structure d'émission et qui doivent s'y soumettre.

Ces deux définitions fonctionnelles sont construites, articulées et structurées pour répondre aux phénomènes et pour en saisir leurs implications et leurs dimensions. Elles fixent une référence partageable avec des formes de violences autres que celles visibles à travers les coups portés, tout en facilitant la perception des destinations non explicites, à l'image des territorialisations produites par la violence, qui peuvent être constatées au sein des interfaces d'expression des violences ostentatoires.

Cette orientation définitoire est en corrélation avec les écrits Fischer (2003 ; 135) pour qui la violence est un acte insupportable, qui brutalise, tyrannise et persécute la cible. Des liens théoriques sont aussi perceptibles avec les études des formes de violences de Body-Gendrot (1993), Bui-Trong (2000), Debardieux (2008), Ferret (2005) ou Arendt (1989) sans pour cela s'approprier la totalité de leurs orientations que ce soit pour les analyses ou les réponses donnée pour endiguer les phénomènes de violence. Pour sa part Messy affirme que le basculement au-delà de l'agressivité (2002 ; 18, 53-73) agrège la colère et l'impulsivité. Ils font que l'agressivité devient un acte destructeur. Ce phénomène, à la fois perçu et vécu, positionne chaque observateur avec sa subjectivité face une violence impalpable, car non ressentie directement ou indirectement.

À la lecture de ces différents auteurs, nous constatons qu'une multitude d'approches, de considérations et d'orientations peuvent être proposées avec les mêmes références. Cette pluralité impose d'élargir les options explicatives en acceptant que la violence, quelle que soit sa forme, soit parfois une norme comportementale, l'expression d'une forme d'éducation ou en le reflet d'un héritage sociétal porté par ses diffuseurs. Cette violence est un constituant de l'homme (Bormans, 2005), porteuse d'une idéologie (Arendt, 1979), d'une forme d'enseignement avec des fondements socioculturels et de pulsions conscientes (Lacan, 1973) de valeurs de nuisances et de projections fondées sur l'affrontement (Michaud, 1999). Ces aspects sous-tendent la maltraitance, des destructions symboliques en fonction des expressions produites.

Autant de facettes et de lectures de la violence qui posent le problème de l'interprétation, de la tolérance face aux actes, en fonction des abus constatés, des déplacements des forces ou des contraintes employées pour soumettre la cible (Pain, 2003, 2007). Il est alors probable que certains considèrent que des faits présentés comme étant de la violence, ne sont pour eux qu'une agressivité exacerbée, qui pourrait devenir de la violence. À l'inverse, ce que nous considérons comme de l'agressivité sera déjà comme étant de la violence pour d'autres observateurs. La subjectivité de chacun est donc intégrée dans l'objectivité de la perception du phénomène (Freitag, 2011). Toutefois, notons qu'il demeurera toujours des zones de doute, en fonction du vécu des personnes, de la dureté des faits, de la société d'origine et des références portées par chacun. La violence est une entité aux frontières malléables, en perpétuels mouvements et adaptations. La violence se perçoit, se vit et se construit dans et par ses facettes visibles et invisibles (Baudry, 2004). Elle est façonnée par les acteurs qui vont la diffuser le plus largement.

## INFLUENCES THÉORIQUES

L'objet « violence ostentatoire » induit que sa construction résulte d'une structuration sociétale et de l'existence d'organisations en mesure d'agir sur les espaces terrestres tout en influant sur les individus. Cela implique, aussi qu'une forme de communication soit établie entre les différents agissants. Ces organisations, ces dynamiques relationnelles et ces acteurs se rencontrent et se côtoient dans une interface humanité/espaces terrestres (Brun-Picard, 2005), d'où la nécessité de maîtriser les mécanismes d'élaboration.

Trois domaines théoriques sont imbriqués pour l'étude de la violence ostentatoire. La sociologie des organisations (Bernoux, 2009), les dynamiques communicationnelles (Bromberg, 2004) et celles des territorialisations (Brun-Picard, 2009a). Elles donnent une nature transdisciplinaire (Nicolescu, 1996) aux fondements théoriques que nous présentons. Les imbrications et articulations des différents constituants sont analysées par l'intermédiaire d'un arbre des problèmes, des dynamiques causales et des parties prenantes (Chevalier, 2009). Chaque acteur, par ces prismes, se trouve en position de conscientiser le phénomène, de percevoir la réalité et de conceptualiser un objet d'étude en fonction des dynamiques anthropiques qui l'animent.

L'association de la violence et du dialogue nous place dans la contextualisation (Mucchielli, 2005) d'une situation spécifique de communication (Mattelart, 1997) pour laquelle des acteurs et des interlocuteurs, interagissent et s'expriment (Klinkenberg, 1999). Cet interactionnisme, restreint, dans le cadre de la violence, sous-tend l'existence de mécanismes cognitifs (Dupuy, 1999) qui mènent à des échanges non-verbaux, à des codages sociétaux et à des échanges entre le diffuseur et le récepteur.

Ces éléments nous amènent dans le champ des études de psychologie sociale et des violences (Fischer, 2003 ; Bormans, 2005). Elles nous éclairent au sujet des liens communicationnels, de la place de l'implicite, des interprétations produites et de l'intentionnalité préalable exprimée en cours de réalisation. Les enchainements des significations entre les locuteurs deviennent accessibles selon les interactions décelables. Le contexte est alors indissociable de la nature du dialogue, de sa forme et de ses expressions, sans omettre des réponses circonstanciées.

Ainsi, s'est constitué une structure cognitive de transformation d'un message, des articulations dialogiques socio-construites. Elle démontre par son existence et sa reconnaissance un ancrage identitaire du message projeté. La reconnaissance et la détermination de la place de chaque acteur résultent de ces échanges non verbaux induits par des stratégies iconiques de représentations et de références sociétales vectrices d'une affirmation identitaire. Elle est héritée des structures communicationnelles en situation d'échange voire de tension de la démonstration d'un pouvoir.

L'articulation construite entre la psychologie de la communication, la sociologie des organisations et le lien indéfectible au territoire (Vallaux, 1929 ; Ferrier, 1984), avec l'interface d'identification, renforce le cadre de la relation de communication. Ce cadre est employé

comme support à la diffusion de représentations sociales fondées sur des stratégies de dominations où le dialogue silencieux s'impose.

Les traits comportementaux et sociologiques mettent en perspective les dynamiques d'appropriation et d'aliénation. Le dialogue non verbal devient dans ce contexte l'outil principal des échanges. Il expose en creux les articulations de reconnaissance des groupes sources et des récepteurs. Les stratégies iconiques des représentations opérationnelles, dans le cas présent de la diffusion d'une forme de violence, contribuent à l'affirmation d'une domination par la différenciation marquée entre les agissants.

Les engrammes sociétaux alimentent les réactions et la nature du dialogue en cours. Cette forme dialogique projette des intensités variables du message autoritaire pratiqué par les diffuseurs sur une parcelle à destination des personnes extérieures à l'entité d'émission, pour affirmer une domination. Ainsi, un pouvoir coercitif est exercé par des exécutants pour une entité qui préserve son statut en diffusant un vecteur communicationnel non-verbal. Il rationalise l'interface d'échange en s'appuyant sur toutes les formes de légitimités auxquelles il peut s'affilier. La notion de rationalité limitée émerge en relation avec les inductions de toutes les relations interpersonnelles pour lesquelles les diffuseurs, destinataires, objectifs, émergences, atouts, handicaps, hiérarchies, temporalités et mises en œuvre s'imbriquent.

Le pouvoir exercé dans un contexte sur une parcelle, qui devient alors une interface communicationnelle, contre des individus extérieurs, impose à autrui ce qu'il n'aurait pas effectué de sa propre initiative. Ce pouvoir dicte des règles relationnelles. Celles-ci deviennent des références communicationnelles et sociétales. L'interface dans laquelle est construit l'objet d'étude devient par ce prisme plus visible (Heinich, 2012). Les constituants communicationnels, de la source en passant par la codification, les significations et la fonction du message non-verbal, produisent, construisent et structurent les éléments de territorialités.

Au-delà du message, du contexte et des acteurs, nous avons aussi besoin pour reconnaître le dialogue silencieux de la violence ostentatoire de mettre en perspective l'interface physique de sa réalisation. Cette interface, cette parcelle de diffusion, est employée afin d'articuler les données précédentes et de mettre en synergie le message produit et diffusé par les acteurs et les initiateurs d'une violence ostentatoire.

Finalement, la dernière facette théorique de notre stratégie d'approche et d'appropriation de la violence ostentatoire, donnée comme étant un dialogue silencieux, s'appuie sur le concept de territoire et sur les théories de la territorialisation par la violence (Brun-Picard, 2009a) ainsi que sur celles de la violence identitaire (Brun-Picard, 2009b). L'exercice de la violence ostentatoire impose un fondement territorial. Celui-ci met en effet en relation étroite les acteurs, le support physique, les potentialités, les moyens, les marquages, les constructions sociétales ainsi que les expressions des diffuseurs et les actions entreprises, pour parvenir à une forme de sanctuarisation.

Tous les constituants physiques, psychologiques, sociétaux et cognitifs sont ainsi mis en relation tenue pour produire un phénomène. Ces prémisses théoriques donnent les

articulations d'analyses employées dans le cadre méthodologique élaboré pour vérifier que la violence ostentatoire est un dialogue silencieux, sans n'être pour autant que cela.

## **MÉTHODOLOGIE DÉVELOPPÉE**

En fonction des définitions retenues pour la construction de l'objet et de sa nature transdisciplinaire, notre méthodologie de perception, d'analyse, de compréhension et d'explication place notre démarche au cœur et face à une interface. L'observateur est en situation d'observation intégrée et non pas participante. L'observation participante suppose en effet que l'on s'intègre à un système et que l'on étudie ce dernier par le prisme réducteur d'un rôle d'analyste qui se désincarne par un positionnement prétendument scientifique. Ce positionnement sous-tend que l'on puisse se trouver hors de la société ce qui n'est pas admissible. Avant d'être un analyste objectif des phénomènes sociétaux, nous sommes avant tout des individus évoluant au sein de dynamiques sociétales existantes. Nous en sommes les acteurs et, par nos agissements conscients et inconscients nous contribuons à leur réalisation. L'observation intégrée assimile et digère notre subjectivité par une démarche praxéologique (Blondel, 1893). Elle contextualise les phénomènes (Mucchielli, 2005).

Afin de parvenir à percevoir et à reconnaître, là où s'exprime la violence ostentatoire et afin de déterminer l'existence d'une forme de dialogue y étant associée, nous avons développé, employé et validé une ossature de décorticage du phénomène, pour mettre en exergue les similitudes à même de nous donner certains éléments de réponse. Celle-ci s'articule sur quinze critères d'analyse de l'objet d'étude qui sont reproductibles, comparables au regard des situations sociétales et évaluables dans leur présentation. Dans les lieux, les territoires et les interfaces où nous pouvions constater l'existence de phénomènes répondant aux critères de la violence ostentatoire nous avons, dans un premier temps, identifiés les marquages, les formes de territorialités et les dynamiques de territorialisations. De plus, les attitudes des agissants, leur absence de parole et de dialogue contribuent aussi à la détermination et à la lecture d'une affirmation identitaire en fonction de ses spécificités. La violence recherchée impose quant à elle l'existence d'une forme de dureté portée par les diffuseurs de cette expression. Ceux-ci répondent, réalisent et exécutent leurs obligations en fonction de règles pour contraindre les extérieurs à l'entité de diffusion. Notons aussi les contraintes de déplacement, d'expression ou de liberté dans et sur l'espace public, où des parcelles particulières deviennent visibles.

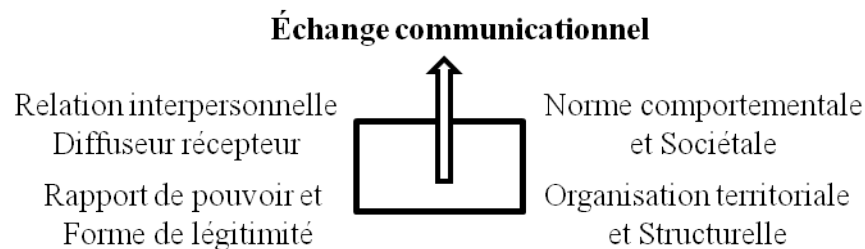
La normalisation des critères d'imposition d'un type de violence exercée à l'encontre des extérieurs résulte ainsi d'un ancrage territorial fondé sur des références sociétales et des temporalités. Les actions des agissants se caractérisent de leur côté en fonction de domaines d'expression qui sont la préservation, la défense, l'affirmation et la nature institutionnelle de la coercition exercée. La sanctuarisation d'une parcelle, l'exposition d'une interface de réalisation, est alors physiquement structurée. Parallèlement, les constituants d'un dialogue, diffuseur et récepteur pour le moins, donnent accès à la place et à la forme du silence. Le quatorzième point est l'expression du dialogue silencieux qui, il est vrai, laisse une part conséquente à la subjectivité de l'observateur intégré. Enfin, le quinzième aspect, la production du schéma



sémiotique pour visualiser les articulations structuro-fonctionnalistes par la différenciation des rouages, la mise en évidence de ruptures/continuités, en fonction des relations de moindre contrainte induites par des réentrées (Brun-Picard, 2005, 2012) sociétales à multiples niveaux des zones proximales de réalisation.

Cette démarche méthodique met donc en œuvre les orientations théoriques succinctement présentées précédemment sur les thèmes de la communication, des organisations et des territorialisations par la violence. Cette association transdisciplinaire est un levier d'analyse propice à une lecture pragmatique (James, 2007) d'un phénomène sociétal.

Un échange communicationnel prend ainsi forme (figure 1). L'agrégation des constituants s'effectue en fonction des temporalités propres au phénomène observé, ainsi qu'à l'objet sur lequel l'attention se porte. L'association fonctionnelle des éléments provient d'une sélection des aspects pertinents à même d'associer des personnes, un cadre sociétal, des dynamiques institutionnelles et un support physique.



**Figure 1**

Cette structure sémiotique met en relation étroite, les orientations théoriques sélectionnées et adaptées à notre objet avec la méthodologie pour laquelle nous acceptons d'être des acteurs du monde auquel nous appartenons et surtout, que nous contribuons à construire.

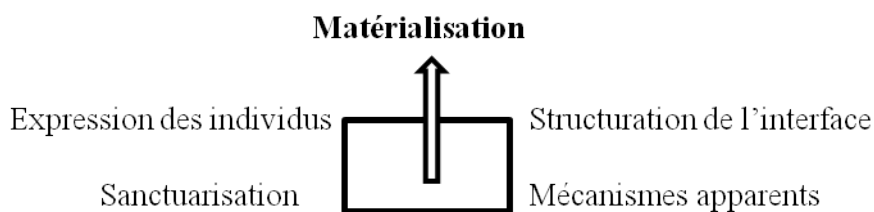
L'échange communicationnel, même s'il s'exprime et se construit par le silence de l'initiateur, existe et produit de la signification pour le destinataire. Il s'élabore sur les relations, qui peuvent être ponctuelles, entre le diffuseur et le récepteur. Sa structuration et sa résonance s'appuient sur les normes comportementales produites par les structures sociétales. Dans un domaine proximal d'expression, les rapports de pouvoir et les formes de légitimité s'agrègent pour parvenir à rendre visible et lisible une organisation territoriale et structurelle. Celle-ci territorialise ses emprises territoriales à partir desquelles elle diffuse, par l'intermédiaire des agissants, son dialogue silencieux porteur d'une certaine violence ostentatoire.

La trame méthodologique est développée afin de parvenir à reconnaître, extraire et analyser un phénomène de violence ostentatoire avec la particularité d'un dialogue silencieux, en relation avec les influences théoriques, donne la base à notre analyse.

## UNE ANALYSE DE LA VIOLENCE OSTENTATOIRE

La démarche entreprise est des plus analytiques. Son objectif est de mettre en exergue les potentielles articulations sémiotiques liées et induites par les territorialités d'une identité qui est à l'origine et devient vectrice d'une forme de violence. L'interface humanité/espaces terrestres construite avec ses diffuseurs, la structure sociétale, l'ancrage physique et les destinataires permettent de rendre accessibles les aspects de matérialisation d'une forme de violence ostentatoire, la normalisation sociétale et la trajection sémiotique.

La matérialisation d'une forme de violence (figure 2) s'articule sur l'expression des individus, la structuration de l'interface, les mécanismes apparents ainsi que la sanctuarisation recherchée et attendue de la parcelle à partir desquels la forme de violence est diffusée. Ces quatre aspects donnent une matérialité à la violence ostentatoire.



Les quatre aspects de ce carré sémiotique sont eux aussi structurés sur une base sémiotique. L'expression des individus s'exprime par le lien au support physique en contact avec les acteurs et ce qu'ils sont. Ceux-ci agissent en fonction de moyens institutionnels, économiques ou matériels. Les potentialités de chacun ainsi que celles projetables complètent l'agrégation.

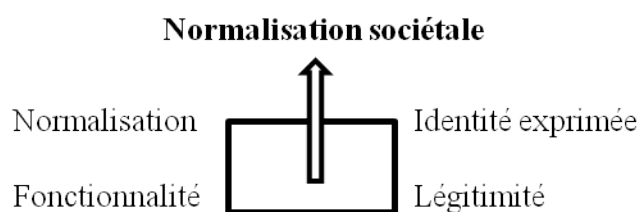
Les mécanismes apparents de la construction sont induits par le support, c'est-à-dire sa nature. Ils sont indissociables des moyens accessibles et sont valorisables à disposition pour les diffuseurs. L'action de diffusion devient perceptible et s'affirme en fonction des dynamiques produites pour affirmer l'existence d'une entité qui veut imposer sa domination et ses privilèges en un lieu.

Les relations et les contacts précédents acquièrent leurs expressions et leur lisibilité qu'en fonction de la structuration de l'interface. Cette interface humanité/espaces terrestres (Brun-Picard, 2005) résulte des règles sociétales à l'exercice dans la parcelle concernée. La soumission plus ou moins tolérée met en évidence une forme d'opposition entre le diffuseur d'une volonté et les récepteurs à celle-ci. La place de l'identité de chaque acteur, de chaque émetteur et de chaque entité devient perceptible. L'affirmation des territorialités, propres à l'interface constituée, complète ce carré sémiotique.



La sanctuarisation par une forme de violence est la finalité de la démonstration d'une emprise territoriale (Brun-Picard, 2009a). La sanctuarisation place l'interface exposée comme une entité intouchable. Elle provient de la démonstration de l'emprise. La puissance des diffuseurs de son existence contribue à l'ancrer. Elle se réfère à une légitimité de propriété, de possession ou simplement institutionnelle forgée par tradition. Ces éléments sont reliés à la territorialisation, physique et cognitive, réalisée par le marquage sur la parcelle.

L'analyse entreprise du phénomène met en relief une normalisation sociétale (figure 3). Elle prend corps peu-à-peu en fonction des interrelations et des interdépendances entre les différents acteurs. Elle est induite par la normalisation recherchée par les diffuseurs d'une forme de violence pour laquelle une certaine fonctionnalité est attendue. Simultanément une identité est exprimée par l'intermédiaire du dialogue instauré en fonction et par l'intermédiaire de sa légitimité.



**Figure 3**

Le vecteur sémiotique de la normalisation sociétale sous-tend pour sa formation que les destinataires d'un message soient partiellement en situation de faiblesse (Hirigoyen, 2012) et que les diffuseurs abusent de leur position politique, économique ou sociale. La notion de normalisation, relative à l'image projetée, provient de l'expression des diffuseurs du message. La nature de la diffusion alimente son rayonnement. L'emprise cognitive et physique sur les individus et les parcelles sert de base à l'exposition. Laquelle se matérialise par la territorialisation du phénomène qui existe dès lors que des groupes affirment une emprise sur un espace terrestre.

L'identité exprimée l'est par l'image donnée, porteuse du vecteur communicationnel. Il rend perceptible la violence ostentatoire. L'identité est reconnue par ce qu'elle donne à l'observation et par ce que les extérieurs à l'entité de diffusion décèlent ou acceptent de voir. L'identité exprimée par la violence ostentatoire s'articule sur l'individu qui projette son action de coercition. Elle émane d'une structure sociétale qui emploie ce moyen pour être reconnue et crainte. Elle s'ancre sur des territorialités exprimées par l'emprise cognitive, les tenues de ses diffuseurs et les règles sociétales. Ainsi cette identité s'expose à partir d'une parcelle et avec l'action de ses acteurs liés à une organisation pour diffuser une violence ostentatoire.

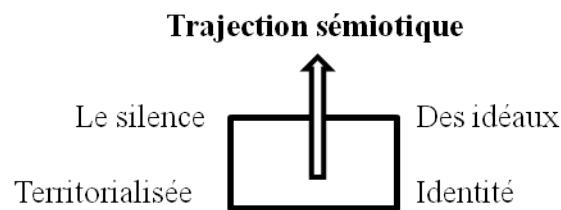
La fonctionnalité de l'exposition d'un type communicationnel de violence s'articule en premier lieu sur la base territoriale à l'origine de la diffusion. Sans le lien à une parcelle et à une référence d'appartenance physique la diffusion demeure en effet floue. Dès qu'elle est localisée et matérialisée, elle devient palpable pour tout observateur. Les appartenances

sociétales, nos mémoires collectives, sont autant de sources d'alimentation de ces conceptions. Pour parvenir à une exposition fonctionnelle, la nature communicationnelle de l'acte silencieux ou démonstratif de l'affirmation d'une domination sans partage sur une parcelle est indispensable. Cela impose une nature impérative à l'action entreprise, pour demeurer oppressive tout en étant fonctionnelle pour les diffuseurs.

Ces aspects réclament une légitimité. Elle s'exprime par la domination projetée. Cette domination, instaurée par les mécanismes mémoriels, mythologiques et fonctionnels de nos sociétés, résulte du pouvoir qui s'expose et ce, qu'il soit politique, administratif ou économique. Une légitimité, que l'on peut qualifier d'intermédiaire et qu'implante le diffuseur de la violence est une nécessité. La possession territoriale met en exergue la capacité financière pour s'approprier les parcelles, à partir desquelles une forme de violence dans le plus grand silence se répandra. D'où, à nouveau, le lien au référent qu'est le territoire par lequel et à partir duquel une entité, en toute légitimité, va affirmer sa domination.

Les quatre éléments sémiotiques de la normalisation sociétale ont tous un lien avec le territoire, le support terrestre, les acteurs anthropiques, le message diffusé sous quelques formes que ce soit, et l'ensemble sociétal d'expression. Dans ce contexte nous retrouvons sous différentes terminologies des facettes des acteurs à la construction d'une violence ostentatoire.

Les deux aspects précédents, la normalisation sociétale et la matérialisation d'une forme de violence, sont indissociables d'une trajection sémiotique (figure 4). Cette trajection sémiotique de la transmission d'informations (Brun-Picard, 2012) prend ses appuis sur le silence du diffuseur producteur d'une forme de violence. Dans le cadre de notre perspective territoriale cette trajection est territorialisée. Elle se réfère à des idéaux ainsi qu'à une identité exposée et affirmée.



**Figure 4**

Les réentrées (Le Moigne, 1995) sont permanentes et à multiples niveaux dans la production d'une trajection sémiotique ainsi que dans la structuration d'une interface. La pluralité de niveaux impose l'emploi fréquent d'une terminologie présente dans différentes phases, sans pour cela tenir le même rôle et n'ayant pas la même destination. En fonction de la perspective selon laquelle l'observation s'effectue, en fonction des orientations en directions desquelles l'analyste produit ses constatations ou encore en fonction des implications sociétales les constituants d'un carré sémiotiques peuvent être employés dans des postes différents. En effet, le signifiant peut devenir le signifié, et le référent le référé ou encore, le

réfèrent le signifiant. Afin d'éviter toute errance nous devons demeurer fixés à l'objet d'étude. Ainsi, dans le cas présent, de la recherche d'un dialogue silencieux, notre articulation doit être préservée dans son déroulement.

La trajection sémiotique mise en exergue se fonde sur le silence. Il est un vecteur sémiotique non verbal qui reflète sa forme insidieuse de diffusion. Ce silence est diffusé par l'absence de parole. Les gestes, les situations, des règles et les ancrages mnémoniques sociétaux, sont autant d'éléments à même de porter une forme de violence par le silence qu'ils peuvent imposer. Cette action silencieuse est réalisable par les codages sociétaux, sociaux et institutionnels mis en place depuis les premières sociétés humaines. Ces codages véhiculés par la tradition orale des articulations sociétales sont reçus par les récepteurs. Ils effectuent un décodage et agissent en fonction des informations réceptionnées et assimilées. Ces actions non-verbales résultent de l'implication de tous les acteurs de l'expression d'une violence ostentatoire par un dialogue silencieux. Ces implications invitent au silence, car elles sont le reflet de l'entité qui diffuse le message, des individus auxquels il est destiné, des structures sociétales au sein desquelles il s'élabore et de l'interface origine territoriale de la projection.

Sa territorialisation, c'est-à-dire, ses marquages, ses emprises, ses contraintes, sa légitimité et sa reconnaissance, provient du territoire d'affirmation. Les marquages quels qu'ils soient inscrivent la parcelle dans un rôle particulier d'émetteur au profit d'une entité. Les acteurs, pour la diffusion d'un dialogue silencieux, sont les agents au service de l'entité implantée. Ils s'expriment pour les potentiels récepteurs que sont toutes les personnes qui n'appartiennent pas à la structure. Enfin, l'exposition rend explicite le territoire porteur d'une violence ostentatoire même si celui-ci n'est qu'un immeuble avec une entrée et son gardien.

Les idéaux densifient et affirment la nature de cette trajection sémiotique dont la finalité est la coercition puisqu'elle impose aux extérieurs des règles auxquelles ils doivent se plier. Cette action d'oppression reprend partiellement les aspects de domination. Les idéaux sociétaux, partagés ou non, du rôle de l'argent ou des capacités financières à imposer, le pouvoir de contrôle d'une parcelle, le luxe créant la distance impérative pour exprimer une violence ostentatoire et la notion d'inaccessible au commun des citoyens, forment ce vecteur sémiotique coercitif.

L'identité a déjà été exposée sous une autre facette dans la normalisation sociétale. Pour cet aspect le lien territorial est effectué par la territorialisation entamée ci-dessus. Cela signifie que la notion d'identité présente dans la trajection sémiotique s'attache à ce qui est affirmé, projeté et rendu perceptible aux yeux et à la conscience des observateurs. Cette identité perceptible par l'image donnée à percevoir s'expose et est une vitrine pour les diffuseurs, elle est achevée. Cette notion est importante, car elle n'est pas altérable. Elle se fonde sur les influences culturelles qui lui ont permis de se développer. Elle est en mesure d'affirmer ses spécificités en fonction du lieu d'exercice. Elle est l'expression du message de violence qui se répand.

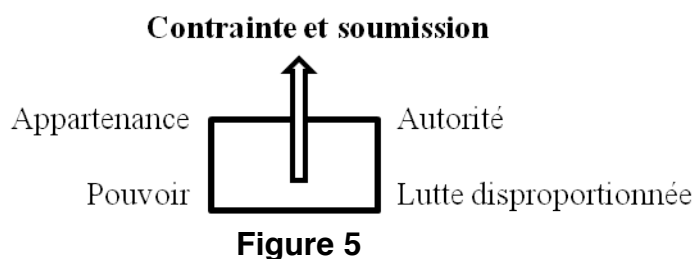
La trajection sémiotique, la matérialisation d'une forme de violence et la normalisation sociétale, donnent une base d'analyse pour laquelle de nombreux éléments d'informations permettent de percevoir comment se constitue l'expression d'un dialogue silencieux dans une

situation de violence ostentatoire. Ces traits analytiques peuvent, maintenant être dépassés pour parvenir à s'appropriier le phénomène du dialogue silencieux de la violence ostentatoire.

## **S'APPROPRIER LE PHÉNOMÈNE ET LE DÉPASSER**

S'appropriier un phénomène et le dépasser implique, après l'analyse exposée, de mettre en perspective des aspects pour lesquels des critiques peuvent être formulées afin de faire progresser nos connaissances sur le monde des faits (Popper, 1998 ; 467). Les mécanismes mis en évidence précédemment sont complétés par ce qui les alimente, ce qui peut, à notre sens améliorer la compréhension et la gestion de ce phénomène de violence ostentatoire pour lequel nous avons supposé l'existence d'un dialogue silencieux. Cette phase s'articule sur l'existence d'une interdépendance ; de la possibilité d'endiguer le joug de la violence ostentatoire tout en ayant conscience du symbole de l'emprise de celle-ci.

Une interdépendance entre les différents acteurs volontaires, victimes ou observateurs, provient de la contrainte et de la soumission, même occasionnelle, à l'expression de la violence ostentatoire. La contrainte et la soumission (figure 5) sont les conséquences de la mise en application d'une violence. Elle s'articule autour l'appartenance, le pouvoir, l'autorité et la situation de lutte disproportionnée entre les acteurs.



**Figure 5**

L'appartenance à une structure sociétale est déjà une contrainte et une forme de soumission puisque nous évoluons à l'intérieur d'un système que nous contribuons à dynamiser sans en être l'initiateur. Au sein de la société nous avons une place acquise, donnée ou conquise. Elle témoigne de notre intégration dans un groupe auquel nous pouvons nous référer.

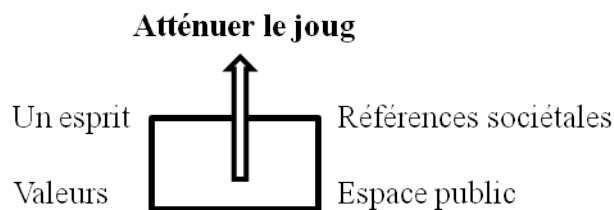
L'autorité tient une place non négligeable dans la démarche d'appropriation et de dépassement du phénomène de violence ostentatoire, ainsi que dans son affirmation. Il sera abordé plus loin sous une autre facette. L'autorité par sa diversité exige des précisions afin d'en percevoir sa complexité. Pour Halmos (2008), dans l'autorité, il existe de l'amour et du respect et cette dernière ne doit pas devenir un instrument de soumission. L'autorité est un point d'appui et un référent sociétal. Pour Robbes (2010), son exercice doit être produit à bon escient en lui donnant une place éducative et de guide pour conduire à l'acceptation de ce qui est construit. Pour sa part Bacus (2011) propose des pistes d'application en souplesse de sa

mise en œuvre et de sa gestion. Unell et Wyckoff (2007) proposent eux aussi des pistes pour parvenir à positionner l'autorité sans violence. Prairat (2011) insiste sur les relations de pouvoir et la place tenue par les modèles sociétaux de transmission des modes d'existence. Enfin, sans restreindre à ces seuls auteurs, Lombard (2003) ou encore Guérin (2003) suggèrent des pistes pour répondre aux comportements et positionner l'autorité sans violence avec une plus grande connaissance des parties prenantes, entre autre en regard de l'échange communicationnel pour lequel l'autorité est devenue une violence. Ces quelques éléments théoriques sur l'autorité nous permettent de la positionner au cœur des interrelations qui sont les vectrices de la contrainte et de la soumission.

Le pouvoir pour sa part est très proche de l'autorité. Il en est l'inducteur, le rempart et l'instigateur. Ce pouvoir communique sa présence, expose son emprise, impose les modes de fonctionnement et gère l'interface de contact et d'interrelation entre diffuseurs et récepteurs du message d'une forme de violence. Il s'appuie sur une légitimité institutionnelle, légale ou économique. Il impose sa présence et son emprise par des contraintes de déplacement. Il contrôle l'interface humanité/espaces terrestre qu'il a constituée et qu'il expose. Le pouvoir qui domine une parcelle ou un espace d'expression, diffuse ses attentes, ses ordres et ses exigences à partir du support terrestre que lui donne sa consistance physique.

La notion de lutte disproportionnée entre les acteurs est un élément essentiel à l'instauration d'un dialogue silencieux au sein de la violence ostentatoire. Cette lutte, qui en réalité n'est pas un affrontement mais une esquive d'affrontement, se matérialise en effet par la soumission des extérieurs à l'entité de diffusion de la forme de violence. Elle pose la coercition comme moyen d'action pour affirmer une domination et non plus comme étant la finalité de l'action entreprise. Cette lutte démontre son emprise territoriale, puisque personne ne peut l'évincer du lieu à partir duquel la violence est projetée. Enfin, la lutte est disproportionnée entre les diffuseurs et les récepteurs d'une forme de violence ostentatoire simplement par la légitimité de l'emprise.

Se jouer du joug, de l'emprise cognitive d'une forme de violence ostentatoire qui s'exprime par un dialogue silencieux est un objectif accessible. Toutefois, il n'est pas si simple de répondre et de gérer le dialogue silencieux, forme d'expression d'une violence ostentatoire, surtout quand il est légitimé et inscrit dans nos mémoires (Halbwachs, 1994) et lorsqu'il tient une place symbolique d'élément incontournable, voire nécessaire de nos sociétés. Pour parvenir à atténuer le joug (figure 6), un esprit avec des valeurs et des références sociétales dans l'espace public est nécessaire.



**Figure 6**

Atténuer le joug, l'emprise coercitive, ou tout au moins ne plus subir la violence ostentatoire par l'intermédiaire d'un dialogue silencieux, impose un état d'esprit. En tout premier lieu, celui de concevoir que des institutions puissent être des vectrices de violences ostentatoires et que ces violences sont souvent exprimées par un dialogue silencieux. Cela impose à tout observateur de s'appropriier les éléments proposés de la définition de la violence ostentatoire pour percevoir le phénomène et le dénommer ainsi. Cet état d'esprit a pour objectif de sortir de la normalité en agissant sur notre culture, la place de la mémoire collective, le rôle des pouvoirs diffuseurs de violence ostentatoire et les expressions de sa présence dans les interfaces relationnelles de nos sociétés. Cet esprit réclame que nous soyons critiques envers ce qui nous semble normal et inscrit comme référents fondamentaux de nos sociétés.

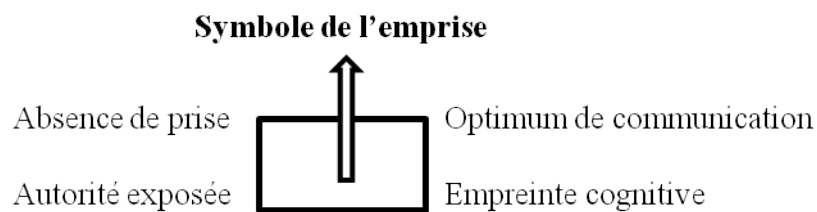
Des valeurs doivent être affirmées afin d'éviter tout glissement anarchique d'un rejet de l'autorité : des références sociétales ou des modes de fonctionnement doivent être instaurés pour rendre nos sociétés viables. Ces valeurs, socio-construites mettent en synergie celles qui sont défendues et portées par la société avec celles que chaque individu est en mesure d'exprimer et de défendre. Cette cohésion exige le lien institutionnel afin de se préserver de toute domination hégémonique qui engendrerait de nouvelles formes de violence ostentatoire en devenant sournoises et non plus seulement silencieuses.

Les références sociétales doivent s'adapter aux réalités ainsi qu'aux capacités à accepter le système coercitif. La digestion des références sociétales s'effectue par la conscientisation des réalités des phénomènes et de leurs significations parfois très bien dissimulées par leurs initiateurs. Un trait d'idéalisme et d'humanisme se dessine pour cette action. La conscientisation attendue associe la considération pour autrui, l'action à destination de notre humanité, l'équité dans le traitement des relations et enfin la place de l'individu entant que constituant des sociétés qui produit l'espace public.

L'espace public, non territorialisé et par définition ouvert à tout un chacun doit permettre à chaque individu de trouver cette forme de liberté. L'espace public est l'interface au cœur de laquelle une parcelle sanctuarisée par l'expression d'une violence ostentatoire s'impose, empiète et ronge l'espace de liberté des extérieurs à l'entité d'émission. Ce support territorial donne la place à la source. Il pose l'image de son emprise. Par son intermédiaire un transfert de destination des parcelles s'effectue pour affirmer une appropriation légitime, mais envahissante, puisqu'elle va au-delà de l'emprise physique. L'espace public, le territoire de la société, l'interface sociétale, en fonction de la perspective d'observation et de lecture est un vecteur sémiotique incontournable pour parvenir à atténuer le joug de toute forme de violence ostentatoire dont le dialogue silencieux tend à se répandre.

Le silence, symbole de l'emprise de l'expression de la violence sociétale diffusée par un dialogue silencieux, devient visible (figure 7). Le symbole de cette emprise du dialogue silencieux projeté, diffusé et induit par la violence ostentatoire, s'agrège sur un optimum communicationnel associé à une absence de prise sur le silence, la place tenue par l'autorité de diffusion et l'empreinte cognitive qui en résulte.





Le silence n'a pas de prise pour le destinataire. Celui qui subit l'acte de coercition, exprimé par le silence, ne peut pas agir sur le message silencieux, d'une violence impalpable, émis par le diffuseur. Cette absence de prise s'articule sur les contraintes sociétales instaurées et avec lesquelles nous devons vivre. Elles donnent à la société sa texture. Elles imprègnent nos relations et nos réactions. Elles sont si présentes que nous n'avons que peu d'influence sur leur mouvement inertiel. Les réponses que nous pouvons formuler, contre la réalité d'une violence ostentatoire, n'ont pas de prise sur l'agent de diffusion. L'interlocuteur, contre lequel nos propos seraient orientés, n'est qu'un constituant, un point de contact de l'entité vectrice de violence ostentatoire. Les obligations structurelles et conjoncturelles propres aux constructions sociétales attestent, elles aussi, de notre absence de prise réelle sur le phénomène. Les potentialités de changement ou de modification sont des plus restreintes. Néanmoins, la prise de conscience de ces mécanismes nous permet de concevoir des réactions pour répondre aux dynamiques de violences ostentatoires.

La recherche de l'optimum communicationnel, par l'intermédiaire du silence, est la solution prise par les diffuseurs de cette forme de dialogue. Elle engendre l'absence de dialogue ou pour le moins une simple trajection sans réciprocité. L'optimum communicationnel est la réalisation de l'efficacité de la formulation d'une violence ostentatoire par le silence exposé comme démonstration de ses capacités coercitives. Cette efficacité résulte de l'association sémiotique entre le territoire d'ancrage, les justifications à la prise de position et au mode de communication par le silence et l'identité affirmée ainsi que par l'inertie de son instauration au cœur des mémoires collectives. Les éléments principaux à sa préservation sont en place. La connaissance des mécanismes et des articulations permet d'agir sur les points de contact afin de parvenir à limiter l'emprise de toute forme de violence ostentatoire.

L'autorité exposée est institutionnalisée par l'optimum de diffusion. Cet aspect complète les articulations sémiotiques abordées précédemment. Pour parvenir à prétendre avoir une autorité, il est donc impératif que le diffuseur qui est la source à celle-ci puisse s'appuyer sur un ancrage sociétal à même d'être reconnu. Deux facettes de ce qu'est l'autorité s'imbriquent dans ce qui est exposé. La première agrège la hiérarchie sociétale avec les structures desquelles elle provient, les liens interpersonnels et les héritages mémoriels qui font que l'on cautionne ou pour le moins accepte ce phénomène. La seconde facette résulte de l'action. Elle met en synergie pour parvenir à l'exposition d'une autorité la dimension de celle-ci, ses capacités de contrôle des personnes et des espaces, la force visible et dissimulée de sa préservation, ainsi que le prestige sociétal du rôle tenu par l'entité source de la diffusion.

L’empreinte cognitive, héritage sociétal forgé depuis plus de trois millénaires par l’érection de monuments qui écrasent l’individu, à l’image des pyramides, agrège l’absence de prise physique, l’optimum communicationnel et l’autorité exposée pour produire le symbole de l’emprise. L’empreinte cognitive tient le rôle d’un catalyseur et d’un accélérateur à l’expression d’une forme de violence sociétale que nous cautionnons. L’absence de lutte et de refus de se soumettre à ces formes de violence atteste par l’existence des diffuseurs, qu’ils soient des acteurs de la finance, de la politique ou des administrations, que nous tous avons conscientisé et assimilé cette forme de violence comme une normalité sociétale avec laquelle nous pouvons et devons vivre.

Dépasser et s’approprier le phénomène du dialogue silencieux de la violence ostentatoire n’est pas simple et son évidence peut être discutée. Toutefois, il est envisageable d’assimiler la contrainte et la soumission présente, d’atténuer le joug de cette forme de violence sociétale en conscientisant, par une démarche praxéologique, les symboles de l’emprise produite par ce dialogue silencieux.

## CONCLUSION

L’emploi de carrés sémiotiques et l’utilisation de vecteurs sémiotiques pour démontrer que la violence ostentatoire s’exprime par un dialogue silencieux relèvent d’une démarche particulière. Pour les tenants d’une orthodoxie méthodologique elle sera, elle est, des plus irritantes. Pourtant, nous poursuivons dans cette direction en proposant pour cette conclusion une structure sémiotique de synthèse (figure n°8).

En prolongations des préceptes de Freitag (2011) nous sommes convaincus que pour rendre accessible une meilleure connaissance du monde, que nous contribuons à construire, nous pouvons passer par les carrés sémiotiques. Ils sont des présentations synthétiques d’une situation, d’une phase et d’une élaboration d’un phénomène. Cette option méthodologique ne relève pas du simplisme. Elle est une volonté affichée de simplicité et d’ouverture en direction de la diversité (Chalmers, 1982).

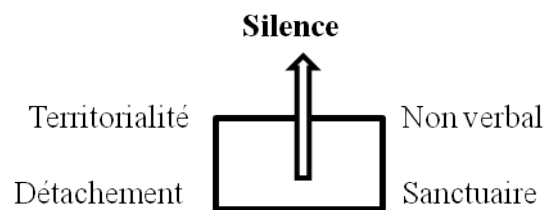


Figure 8

Dans cette perspective d’approche et d’étude de cette forme de violence qu’est la violence ostentatoire nous vérifions l’hypothèse selon laquelle ; la violence ostentatoire s’exprime, et s’expose par le silence qu’elle projette, diffuse et impose, aux destinataires. La figure 8 met en exergue le silence exprimé en fonction d’une emprise territoriale sanctuarisée

et détachée des structures sociétales par l'utilisation d'une communication non verbale pour assoir son emprise et sa domination.

Le dialogue silencieux, dans ses traits d'absence de communication verbale, de normes sociétales sources de légitimité et des symboles projetés par cette option communicationnelle, constitue le vecteur d'expression de la violence ostentatoire. Cette forme de violence exerce toute son agressivité contre ceux qui n'appartiennent pas à l'entité d'émission par le silence de ses exécutants. La violence ostentatoire est à la fois ostensible dans ses dimensions, son luxe et ses implications, et tout aussi discrète par la sanctuarisation qu'elle engendre et l'exclusion sociétale produite.

Les phénomènes de violence, dont fait partie intégrante la violence ostentatoire, méritent une attention particulière quel que soit le domaine d'étude. En effet, les implications sociétales en font un objet sociologique, les conséquences communicationnelles en font un objet de communication, l'emprise cognitive en fait un objet de la psychologie, la légitimité sur laquelle elle prend appui en fait un objet de la politique, le silence assourdissant en fait un objet sémiotique, et enfin, les marquages sur les espaces terrestres en font un objet géographique par l'intermédiaire de l'interface humanité/espaces terrestres.

## REMERCIEMENTS

L'auteur remercie, pour son aimable collaboration, Katia Mottet.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Arendt, H. (1979). *On Violence*. New-York : Harcourt Publisher.
- Arendt, H. (1989). *Du mensonge à la violence*. Paris : Presses Pocket.
- Bacus, A. (2011). *L'autorité, pourquoi, comment ?* Paris : Marabout.
- Baudry, P. (2004). *Violences invisibles*. Bègles : Editions du Passant.
- Bernoux, P. (2009). *La sociologie des organisations*. Paris : Seuil.
- Blondel, M. (1893). *L'action*. Paris : PUF.
- Body-Gendrot, S. (1993). *Ville et violence. L'irruption de nouveaux acteurs*. Paris : PUF.
- Bormans, C., & Massat, G. (2005). *Psychologie de la violence*. Paris : Studyrama.
- Bromberg, M., & Trognon, A. (2004). *Psychologie sociale et communication*. Paris : Dunod.
- Brun-Picard, Y. (2005). *L'humanisme géographique*. Disponible sur Internet : <http://hal.inria.fr/docs/00/50/16/53/PDF/TheseCana2.pdf>.
- Brun-Picard, Y. (2009a). La violence : source de territoire. *Cahiers de Géographie du Québec*, (53)150, 351-368.
- Brun-Picard, Y. (2009b) *La violence pour vecteur d'identité*. Repéré à [http://web.me.com/tris\\_land/Anamnesis.tv](http://web.me.com/tris_land/Anamnesis.tv).

- Brun-Picard, Y. (2012). *La transmission : une trajection praxéologique*. Inédit, texte à paraître en ligne, communication : la Biennale du Conservatoire National des Arts et Métiers, Paris, juillet 2012.
- Bui-Trong, L. (2000). *Violences urbaines. Des vérités qui dérangent*. Paris : Bayard.
- Chalmers, A. (1982). *Qu'est-ce que la science*. Paris : Le livre de poche.
- Chevalier, J., & Buckles, D. (2009). *Guide sur la recherche collaborative et l'engagement social*. Montréal : ESKA.
- Crozier, M. et Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système*. Paris : Seuil.
- Debardieux, E. (2008). *Les dix commandements contre la violence à l'école*. Paris : Odile Jacob.
- Dupuy, J.-P. (1999). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris : La Découverte.
- Ferret, M. (2005). *Violence conjugale*. Paris : L'Harmattan.
- Ferrier, J.-P. (1984). *Antée 1, La géographie ça sert d'abord à parler du territoire*. Gap : Edisud.
- Fischer, G.-N. (2003). *Psychologie des violences sociales*. Paris : Dunod.
- Freitag, M. (2011). *Introduction à une théorie générale du symbolique*. Montréal : Liber.
- Guérin, V. (2003). *A quoi sert l'autorité ? S'affirmer, respecter, coopérer*. Paris : Chroniques sociales.
- Halbwachs, M. (1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Halmos, C. (2008). *L'autorité expliquée aux parents*. Paris : NIL.
- Heinich, N. (2012). *De la visibilité*. Paris : Gallimard.
- Hirigoyen, M.-F. (2012). *Abus de faiblesse et autres manipulations*. Paris : J-C Lattès.
- James, W. (2007). *Le pragmatisme*. Paris : Flammarion.
- Klinkenberg, J.-M. (1999). *Précis de sémiotique générale*. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1973). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil.
- Le Moigne, J.-L. (1995). *Le constructivisme*. Paris : ESF.
- Lombard, J. (2003). *L'école et l'autorité*. Paris : L'Harmattan.
- Mattelart, A. (1997). *L'invention de la communication*. Paris : La Découverte.
- Messy, J. (2002). *Pourquoi la violence ?* Paris : Payot.
- Michaud, Y. (1999). *La violence*. Paris : PUF.
- Mucchielli, A. (2005). *L'approche par la contextualisation*. Paris : Armand Colin.
- Nicolescu, B. (1996). *La transdisciplinarité*. Monaco : Editions du Rocher.
- Pain, J. (2003). *La société commence à l'école*. Paris : Matrice.
- Pain, J. (2009). *L'école et ses violences*. Paris : Economica.
- Popper, K. (1998). *La connaissance objective*. Paris : Flammarion.
- Prairat, E. (2011). *L'autorité éducative : déclin, érosion ou métamorphose*. Nancy : PUN.
- Robbes, B. (2010). *L'autorité éducative dans la classe*. Paris : ESF.
- Unell, B. et Wyckoff, J. (2007). *Se faire obéir sans crier*. Paris : Marabout.
- Vallaux, C. (1929). *Les sciences géographiques*. Paris : Félix Alcan.